

DIXIÈME HOMÉLIE

Eloge des chrétiens qui étaient venus, après leur repas, écouter la parole divine; de la constitution du monde; des hommes qui divinisent la créature; qu'il faut s'abstenir des serments.

1. Je me réjouis et je vous félicite tous du profit que vous avez retiré des avis que nous vous adressions dernièrement au sujet de ceux de nos frères qui, ne jeûnant pas, trouvaient en cela une raison pour légitimer leur absence. Je suis persuadé que plusieurs d'entre eux sont venus aujourd'hui après leur repas, et que nous devons à leur présence cette magnifique assemblée. Cette persuasion, je la puise dans l'éclat extraordinaire de cette réunion, et dans le concours inaccoutumé avec lequel vous venez écouter notre parole. Ce n'est donc pas en vain, à ce qu'il paraît, que nous vous avons naguère exhortés à plusieurs reprises, invitant votre charité à conduire vos frères auprès de leur mère, et à leur assurer qu'il n'était pas défendu, après avoir pourvu aux besoins du corps, de prendre sa part de la nourriture destinée à l'âme. Quand est-ce donc, mes bien-aimés, je vous le demande, que votre conduite a été le plus digne de louanges ? Est-ce quand, à l'occasion de notre assemblée passée, vous avez quitté la table pour le sommeil, ou bien aujourd'hui, qu'au sortir de votre repas vous vous êtes empressés de venir écouter les divins enseignements ? Est-ce quand vous perdiez le temps sur la place publique et que vous faisiez partie de réunions sans but utile, ou bien maintenant que vous êtes au milieu de vos frères, prêtant l'oreille au langage des prophètes ? Il n'y a pas de honte à prendre son repas, mes bien-aimés. Savez-vous ce qui est honteux ? c'est de rester ensuite chez soi et de s'abstenir de cette pieuse solennité. En demeurant chez vous, vous n'en serez que plus nonchalant et plus oisif. En venant ici, vous secouez toute torpeur et tout engourdissement, et non seulement vous vous dérobez à ces impressions, mais encore à tout sentiment de tristesse; en sorte que vous portez dans vos diverses occupations un esprit beaucoup plus joyeux et beaucoup mieux disposé.

Et pourquoi en dirais-je davantage ? Demeurez un instant auprès du chrétien qui jeûnent vous sentirez aussitôt le parfum qu'il exhale. Celui qui jeûne est, en effet, un véritable baume spirituel, et ses yeux comme sa langue, comme son maintien, révèlent l'ordre qui règne dans son âme. Si je parle de la sorte, ce n'est pas pour blâmer ceux d'entre vous qui ont pris leur repas, mais pour vous montrer l'excellence du jeûne. Or ce jeûne dont je parle, consiste moins dans l'abstinence de toute nourriture, que dans la fuite de tout péché. Les personnes qui ne jeûnent pas, lorsqu'elles se conduisent ici avec la retenue convenable, ne sont pas de beaucoup inférieures à celles qui jeûnent, tandis que ces dernières, lorsqu'elles n'écoutent pas la parole sainte avec l'attention et la diligence requises, ne tirent presque aucun fruit de leurs mortifications. Si, après avoir pris votre nourriture, vous venez avec un louable empressement assister à notre assemblée, vous serez plus estimable assurément que tel de vos frères qui jeûne et qui n'y assiste pas. Jamais la privation de nourriture ne compensera les biens et l'utilité que procurent les enseignements spirituels.

Et où donc entendriez-vous les vérités qu'ici l'on vous expose ? Au tribunal ? mais il n'y est question que de luttes et de procès; au conseil public ? mais on ne s'y occupe que d'affaires civiles; dans vos maisons ? mais on y est absorbé par ses intérêts particuliers; dans les réunions et les entretiens de la place publique ? mais tout s'y rapporte aux biens de la terre et aux choses corruptibles. C'est sur le commerce, sur les impôts, sur les plaisirs de la table, sur la vente des propriétés, sur les contrats d'une autre sorte, sur les testaments, sur les héritages, et sur des sujets de cette nature que roulent les conversations des personnes qui se rencontrent en ces lieux. Allez dans les palais impériaux; vous n'y entendrez encore parler absolument que de richesses, de puissance et du genre de gloire que l'on y honore; mais de choses spirituelles, on n'en dira pas un mot.

Ici, c'est tout le contraire. Le ciel et les biens du ciel, l'âme, notre propre vie, la fin pour laquelle nous avons été créés; pourquoi nous restons si longtemps sur la terre, quel est le but vers lequel est dirigé notre voyage, quel sera notre sort après cette vie, pourquoi avons-nous un corps formé d'un peu de boue, la nature de la mort, de la vie présente et de la vie future, telles sont les questions que nous examinons dans nos entretiens. Elles n'ont rien de terrestre, et toutes se rapportent à l'ordre spirituel. Aussi y puisons-nous des secours puissants pour le salut, et nous retirons-nous de ces réunions édifiés et pleins d'espérance.

2. Puisque nous n'avons pas répandu en vain la bonne semence, et que, conformément à nos avis, vous vous êtes mis à la recherche de vos frères égarés, nous tâcherons de vous prouver notre reconnaissance, et après vous avoir rappelé quelques-unes des choses dont nous vous avons entretenus, nous vous développerons les points que nous avons passés sous

DIXIÈME HOMÉLIE

silence. De quoi donc vous avons-nous entretenus ? Nous nous demandions de quelle manière le Seigneur, avant de nous donner les saintes Ecritures, avait disposé l'économie de notre salut; et nous disions qu'il avait instruit le genre humain par la création elle-même; qu'en déployant la vaste étendue des cieux, il avait mis à notre portée un livre immense également accessible aux ignorants et aux sages, aux pauvres et aux riches, aux Scythes et aux barbares, en un mot à tous les habitants de la terre, un livre assez grand pour que la multitude des hommes puisse y lire à son aise les enseignements nécessaires. Nous vous avons ensuite longuement parlé du jour et de la nuit, de l'ordre et de l'harmonie invariables qui président à leur succession; nous vous ayons parlé aussi du cercle que forment les saisons de l'année et de leur égalité. De même que le jour n'empiète même pas d'une demi-heure sur la nuit, durant l'année entière, de même les saisons se sont distribuées tous les jours dont l'année se compose, avec une égalité parfaite.

Je vous avais montré auparavant que ce n'était pas seulement la grandeur et la beauté de l'univers qui nous en faisaient connaître l'auteur, mais que la manière dont il était formé et le caractère surnaturel de ses lois conduisaient à la même conséquence. Ainsi, la nature des choses eût exigé que l'eau fût soutenue par la terre : or tout au contraire, nous voyons que la terre a l'eau pour soutien. La nature des choses eût exigé que le feu se portât vers les régions supérieures : or tout au contraire, nous voyons les rayons du soleil dirigés vers la terre. Les eaux couvrent les cieux, et le soleil par ses ardeurs ne les dissipe pas : au-dessous de ces eaux, le soleil fournit sa course, sans que ses feux soient atteints par elles, et qu'ils en absorbent l'humidité.

A ces choses nous ajoutons que cet univers est composé de quatre éléments en opposition et en lutte continuelle les uns avec les autres, et que ces éléments ne se détruisent pas réciproquement, bien qu'il soit précisément dans leur nature de se détruire; D'où il résulte évidemment qu'une force invincible dirige toutes ces choses, et qu'elles sont contenues par une chaîne qui est la volonté même de Dieu. J'insisterai encore aujourd'hui sur le même sujet. Ranimez donc votre attention, et appliquez-vous de votre mieux à suivre nos paroles. Afin de rendre cette merveille incontestable, je chercherai dans le corps humain la preuve de la doctrine que je vous enseigne.

Notre corps, tout chétif et tout petit qu'il est, est formé de quatre éléments : d'un élément chaud, le sang; d'un élément sec, la bile jaune; d'un élément humide, la lymphe; d'un élément froid, la bile noire. Et que nul d'entre vous n'estime ce langage déplacé : «L'homme spirituel juge toutes choses, tandis qu'il n'est lui-même jugé par personne.» (I Cor 2,15) C'est ainsi que Paul, traitant de la résurrection, s'autorise de faits relatifs à l'agriculture, et s'écrie : «Insensé, ce que vous semez n'engendre la vie qu'à la condition de mourir.» (I Cor 15,36) Si le bienheureux apôtre emploie de telles comparaisons, qu'on ne nous fasse pas un crime de toucher au domaine de la médecine. Nous parlons en ce moment des œuvres de Dieu; et c'est pour nous une nécessité d'emprunter à cette science les preuves qu'elle peut nous fournir.

Je vous disais donc que le corps de l'homme est un composé de quatre éléments. Dès que l'un de ces éléments cesse de faire partie de la combinaison totale, cette séparation a pour conséquence la mort. Supposez une surabondance de bile : elle produit la fièvre; et lorsqu'elle dépasse une certaine mesure, elle nous conduit très promptement à notre fin. Que l'élément froid prédomine, des paralysies, des tremblements, des apoplexies, et une foule d'autres maladies se présentent aussitôt. En résumé, toute maladie a son explication et son origine dans la surabondance de l'un de ces éléments, quand franchissant ses limites particulières, il déclare la guerre aux autres, et brise l'harmonie générale.

Interrogez ces hommes qui prétendent que toutes les choses sont venues à l'existence et se sont formées d'elles-mêmes. Ce corps petit et chétif, malgré le secours des remèdes, malgré les connaissances de la médecine, malgré l'âme qui le régit intérieurement, malgré l'usage de la philosophie, malgré une infinité d'autres auxiliaires, ne peut conserver toujours sa santé et ses forces; au moindre désordre qui survient en lui, il se corrompt souvent et périt. Comment donc cet univers si grand, et qui contient des corps d'une masse si considérable, serait-il resté si longtemps à l'abri de toute perturbation, quoique formé des mêmes éléments, sans une assistance et une providence spéciales ? Il n'est pas raisonnable de supposer que notre corps, avec les précautions extérieures et intérieures dont il est l'objet, puisse à peine suffire à sa propre conservation, et que ce monde si vaste, privé de toute surveillance, ait été durant tant de siècles à l'abri des périls dont notre existence corporelle est victime. Alors dites-moi, je vous prie, pourquoi il n'est pas arrivé à un seul de ces éléments de sortir de ses bornes, et de bouleverser le reste de l'univers. Et ces éléments, qui les a réunis pour la première fois ? Qui les a enchaînés, qui leur a imposé un frein, qui les a maîtrisés jusqu'au

DIXIÈME HOMÉLIE

temps présent ? Encore si le monde était formé d'un élément unique et uniforme, l'assertion que nous combattons n'impliquerait pas une impossibilité aussi radicale. Mais puisque les éléments ont dû se combattre dès le principe, il faudrait avoir perdu l'esprit pour penser qu'ils se sont réunis de leur propre mouvement, et qu'ils ont persisté dans cette disposition, en dehors de toute action ordonnatrice. Nous qui, dans nos inimitiés, suivons les déterminations de notre volonté, et non le penchant de la nature, nous restons éloignés de nos ennemis, tant que durent nos sentiments de haine et de rancune. Pour que nous allions à eux il faut l'intervention d'un tiers; il faut même qu'après nous avoir réunis, il cimenter cette réconciliation, et qu'il nous persuade de maintenir cet accord, et de ne pas revenir ensuite sur nos pas. De quelle manière donc des éléments dépourvus de sensibilité et de raison, en opposition et en hostilité naturelle les uns avec les autres, se seraient-ils rencontrés, se seraient-ils réunis, et auraient-ils maintenu cette union, s'il n'y avait pas eu là une puissance ineffable pour l'opérer, et, après l'avoir opérée, pour lui imprimer le caractère d'une constance inaltérable ?

Ne voyez-vous pas comment le corps, dès que l'âme l'a abandonné, se décompose, se flétrit et périt ? comment chacun de ses éléments rentre dans le milieu qui lui est propre ? Tel serait assurément le sort de l'univers, si celui dont la vertu le gouverne depuis son origine l'avait privé des soins qu'il lui accorde. Un navire sans pilote ne saurait aller loin; il est bientôt la proie des flots : et le monde existerait depuis tant d'années, quoique personne ne le gouvernât ! Afin de ne rien dire de plus, représentez-vous le monde sous la forme d'un vaisseau : il aura la terre pour carène, le ciel pour voiles, les hommes pour passagers, pour mer l'abîme qui se déroule au-dessous. Comment, après tant de siècles, n'a-t-il pas fait naufrage ? Abandonnez une embarcation un seul jour à elle-même, sans pilote et sans matelots, et vous la verrez bientôt submergée. Cependant le monde n'a rien éprouvé de semblable, quoiqu'il existe depuis plus de cinq mille ans. Et pourquoi parler d'une embarcation ? Un homme a construit une petite cabane au milieu des vignes : les vendanges achevées, il la laisse déserte. Eh bien, souvent elle ne demeurera pas deux jours debout; elle tombera aussitôt en ruine. Ainsi une cabane ne saurait subsister si quelqu'un ne veille à sa conservation, et cette œuvre si belle, si grande et si admirable, ces lois qui président au jour et à la nuit, ce concert inaltérable des saisons, le cours si varié, si divers de la nature que nous présentent la terre, la mer, les cieus, les airs, les plantes, les oiseaux, les poissons, les quadrupèdes, les reptiles, et l'homme lui-même, la plus noble de toutes ces créatures, auraient conservé une stabilité à toute épreuve, en dehors de toute action providentielle !

Ne vous arrêtez pas aux êtres dont nous venons de vous parler : parcourez encore par la pensée les prairies, les jardins, les fleurs et leurs diverses espèces, les simples avec l'usage qu'on en fait, ainsi que leur parfum, leur forme, les lieux où ils viennent et leurs noms; considérez les arbres qui produisent des fruits et ceux qui n'en produisent pas, la nature des métaux, celle des animaux qui vivent dans la mer et sur la terre, de ceux qui nagent et de ceux qui volent; considérez les montagnes, les vallons, les forêts, cette double prairie que nous offrent à la fois le ciel et la terre, et que parent ici-bas les roses, au-dessus de nos têtes les astres, pareils à des fleurs, et l'arc-en-ciel. Il m'est facile de vous montrer dans les oiseaux quelque chose de semblable. Examinez le corps du paon aux couleurs dont la richesse et la variété défient les imitations de l'industrie humaine; examinez les oiseaux à la robe de pourpre. Quoiqu'il soit créé depuis bien longtemps, la beauté du firmament ne s'est pas encore obscurcie : on dirait, à voir sa splendeur et son éclat, qu'il vient d'être formé aujourd'hui. Quoique la terre n'ait cessé de déployer une intarissable fécondité, son sein n'est pas encore épuisé. Les sources dont les eaux jaillissent en abondance, n'ont cessé, ni le jour, ni la nuit, de couler, à partir du moment où elles ont existé. Après avoir reçu les flots de tant de fleuves, la mer n'a pas dépassé ses limites. Mais où s'arrêterait l'énumération de ces incompréhensibles merveilles ? Disons seulement de chacune de celles que nous avons mentionnées ces paroles du Prophète : «Que vos œuvres sont grandes, Seigneur ! Vous avez fait toutes choses avec sagesse.» (Ps 103,24)

Quel est maintenant le langage des infidèles, lorsque nous leur signalons ces vérités, la grandeur, la beauté, la richesse, l'abondance qui éclatent dans l'univers de toutes parts ? Voilà précisément, disent-ils, ce que nous vous reprochons, que Dieu ait fait le monde si grand et si beau. S'il ne l'eût pas fait ainsi, nous n'aurions pas divinisé son œuvre. Mais frappés par sa grandeur, ravis par sa beauté, nous y avons vu une divinité véritable. – C'est là un discours sans fondement. La cause de l'impiété des infidèles se trouve dans leur ignorance, et non dans la grandeur du monde et dans sa beauté : nous en sommes la preuve nous-mêmes à qui il n'est rien arrivé de semblable. Pourquoi donc n'avons-nous pas, nous aussi, décerné les

DIXIÈME HOMÉLIE

honneurs divins à la création ? Est-ce que nous ne la voyons pas avec les mêmes yeux ? Est-ce que nous n'avons pas tous une âme et un corps de même nature ? Est-ce que nous ne foulons pas aux pieds le même sol ? Comment donc se fait-il que la grandeur et la beauté du monde ne nous aient pas inspiré les mêmes pensées ? Indépendamment de cette raison, en voici une autre qui confirme ce que j'avance. S'ils ont divinisé la création à cause de sa beauté, et non à cause de leur propre ignorance, qu'ils nous expliquent pourquoi ils ont adoré des singes, des chiens, des crocodiles, c'est-à-dire les plus vils animaux ? Oui, vraiment, «Ils se sont perdus dans leurs raisonnements, leur cœur insensé a été obscurci; et ces hommes qui se targuaient de leur sagesse sont devenus fous.» (Rom 1,21-22) Nous ne nous bornerons pas cependant à cette réfutation, et nous ajouterons des considérations plus développées.

4. Dieu qui avait prévu ces choses de toute éternité, n'a pas voulu dans sa sagesse que les infidèles pussent employer ce prétexte. De même qu'il a fait le monde grand et admirable, il l'a fait passager et corruptible, et il a mis en lui des signes évidents de faiblesse. La conduite qu'il a tenue à l'égard des apôtres, il l'a tenue également à l'égard de l'univers. Quelle est sa conduite envers les apôtres ? Tout en leur accordant le pouvoir d'opérer des miracles et des prodiges frappants, extraordinaires, il permettait néanmoins qu'ils fussent battus de verges, poursuivis, emprisonnés, en proie à des maladies corporelles, à de continuelles tribulations, de crainte que la grandeur des miracles qu'ils accomplissaient ne les fit passer pour des dieux aux yeux des hommes. Après les avoir comblés des plus abondantes grâces, il laissa leur corps sujet à la mort, aux maladies mêmes, chez la plupart d'entre eux, et il ne fit pas disparaître leur faiblesse, afin de déclarer leur véritable nature. Cette explication n'est pas de moi, mais de Paul lui-même, qui l'expose en ces termes : «Si je voulais me glorifier, ce ne serait pas de ma part une folie; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne me juge supérieur à ce qu'il voit en moi, ou à ce qu'il entend dire de moi. – Nous portons ce trésor, disait-il encore, dans des vases d'argile.» (II Cor 12,6. – Ibid., 4,7) Que signifient ces mots : dans des vases d'argile ? Ils signifient ce corps mortel et corruptible. De même, en effet, que la terre et le feu concourent à former l'argile, de même le corps des saints, joignant à la terre dont il est composé l'énergie d'un feu spirituel, est devenu lui aussi un vase d'argile. Mais pourquoi cela est-il de la sorte ? pourquoi confier un semblable trésor et des dons si précieux à un corps mortel et corruptible ? «Afin que cette vertu extraordinaire soit attribuée à Dieu et non à nous-mêmes.» (Ibid.) En effet, quand vous verrez les apôtres ressusciter des morts, et eux-mêmes dans l'impuissance de se soustraire aux maladies et aux infirmités, vous comprendrez aisément que cette résurrection est l'œuvre, non de la puissance de l'homme, mais de la puissance du divin Esprit.

Que les apôtres aient été fréquemment malades, ces passages de saint Paul vous en convaincront : «Prenez un peu de vin, à cause de votre estomac, et de vos maladies réitérées,» (I Tim 5,23) écrivait-il à Timothée. «J'ai laissé Trophime malade à Milet,» dit-il au même disciple. (II Tim 4,20) Dans son épître aux Philippiens nous lisons ces paroles : «Epaphrodite a été malade, jusqu'à être en danger de mort.» (Phil 2,23) Malgré cette condition des apôtres, on les prenait néanmoins pour des dieux et l'on se préparait à leur offrir des sacrifices en disant : «Ce sont des dieux qui, sous une forme humaine, sont descendus parmi nous.» (Ac 14,10) A quel degré n'aurait-on pas porté l'impiété, à la vue des miracles opérés par eux, si leur condition eût été différente ?

Or, de même que le Seigneur a laissé ses serviteurs sujets aux infirmités humaines et à de nombreuses tentations, de crainte que la grandeur de leurs œuvres ne les fit prendre pour des dieux; de même, il a soumis la création à une condition du même genre, en la faisant corruptible, quoique d'ailleurs d'une grandeur et d'une beauté remarquables. Ces deux vérités les saintes Ecritures nous les enseignent. Voici comment elles indiquent la beauté des cieux : «Les cieux racontent la gloire de Dieu.» (Ps 18,1) «C'est lui, disait Isaïe, qui a déployé le ciel comme un voile, et qui l'a dressé comme une tente sur la terre.» (Is 40,22) – «C'est lui, ajoute l'auteur de l'Ecclésiastique, qui étend la voûte des cieux.» (Ec 43,13) Mais si les écrivains inspirés nous montrent la beauté et la grandeur de l'univers, ils nous apprennent aussi qu'il n'en est pas moins corruptible. «Au commencement, Seigneur, vous avez jeté les fondements de la terre, disait David, et les cieux sont les œuvres de vos mains. Les cieux périront; mais vous, vous survivrez. Ils vieillissent comme un vêtement, vous les changerez comme un manteau et ils seront changés.» (Ps 101,26-27) «Semblable à l'époux qui sort de la chambre nuptiale, dit le saint roi en parlant du soleil, il s'élançait avec la majesté d'un géant pour fournir sa carrière.» (Ps 18,6) Voyez-vous de quelle manière ces paroles mettent en relief la grandeur et la beauté de cet astre ? Comme un époux, au sortir de sa chambre nuptiale, le soleil, après avoir répandu avec l'aurore ses premiers rayons, et tour à tour ornant ce ciel d'un voile de

DIXIÈME HOMÉLIE

safran, revêtant les nuées d'une teinte de rose, accomplit sa course durant tout le jour sans l'interrompre un instant et sans rencontrer le plus léger obstacle. Vous comprenez ce qu'il y a de beau; vous comprenez ce qu'il y a de grand dans cette œuvre du Seigneur. Voyez maintenant la preuve de sa fragilité. Le Sage la mettait en évidence par ces paroles : «Quoi de plus lumineux que le soleil ? et pourtant le soleil aussi a ses défaillances.» (Ec 17,30)

Ce n'est pas seulement par ce texte que vous pouvez vous convaincre de la condition périssable du soleil; vous vous en convaincrez encore en considérant les chocs divers de cet astre et des nuages. Souvent un nuage accourt lorsque le soleil verse sa lumière : celui-ci s'efforce de le percer, et il n'y réussit pas à cause de l'épaisseur et de la résistance obstinée du nuage. Mais, direz-vous il féconde la semence. Il n'est pas seul à la féconder : il faut de plus le concours de la terre, de la rosée, des pluies, des vents et d'une bonne répartition des saisons. A moins que ces conditions ne soient réunies, l'influence du soleil reste inutile. Ce n'est pas le propre de Dieu d'avoir besoin d'un secours étranger pour les choses qu'il veut exécuter; ce qui lui est propre plutôt, c'est de se suffire à lui-même. Il n'a pas tiré ainsi la semence du sein de la terre : il a prononcé une parole, et la semence a germé. Pour nous apprendre que ses ordres, et non la nature des forces créées, opèrent toutes choses, il a produit des forces qui n'existaient pas auparavant, et sans assistance aucune, il a donné la manne aux Hébreux. «Il leur a donné un pain descendu du ciel,» disait le Roi-Prophète. (Ps 77,24)

Mais pourquoi insister sur ce point, que le soleil, pour amener les fruits à leur maturité, a besoin du concours d'autres éléments, quand il ne saurait se passer, pour sa propre existence, d'un grand nombre d'éléments étrangers, ni se suffire à lui-même ? Pour fournir sa carrière, il lui faut le ciel qui forme en quelque façon le pavé sur lequel il s'avance; pour briller de tout son éclat, il lui faut un air pur et léger; que si l'air s'épaissit outre mesure, le soleil ne peut plus montrer sa splendeur. Pour qu'il ne devienne pas non plus intolérable, et qu'il ne porte pas l'incendie en tous lieux, il lui faut encore la fraîcheur et la rosée. Mais si, parmi les créatures, les unes résistent à son action, par exemple les nuages, les murailles et tous les corps propres à intercepter sa lumière; si d'autres suppléent à son impuissance ou contiennent son action dans les bornes convenables, par exemple la rosée, les fontaines et la fraîcheur de l'air, comment posséderait-il la divinité ? Il est dans la nature de Dieu de se suffire à lui-même, de n'avoir besoin de personne, d'être la cause unique de tous les biens, et de ne rencontrer nulle part aucun obstacle. C'est le témoignage que rendent de Dieu, Paul et le prophète Isaïe : «Je remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur. – Je suis Dieu de près; ne le suis-je pas aussi de loin ?» (Jer 23,23-24) De son côté David s'écriait : «J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, car vous n'avez nul besoin de mes biens.» (Ps 15,2) Quant à saint Paul, voici comment il montre l'indépendance parfaite du Seigneur, et comment il déclare qu'il appartient essentiellement à la Divinité de n'avoir besoin d'aucune assistance, et de dispenser à toutes les créatures ce qui leur est nécessaire : «Ce Dieu qui a fait le ciel, la terre et la mer, dit-il, n'a besoin de personne, et c'est lui qui donne à tous la vie, le souffle et toutes choses.» (Ac 17,24,25)

5. Il serait aisé, en parcourant le reste de la création, le ciel, l'air, la mer, la terre, de faire ressortir la faiblesse de ces éléments, et de prouver qu'ils ont besoin les uns des autres, et que l'absence de ce concours amènerait leur corruption et leur ruine. Que la terre soit abandonnée par les sources, qu'elle soit privée de l'humidité dont la pénètrent la mer et les fleuves, elle se desséchera bientôt et périra. Il en est de même des autres forces créées. Si l'air est nécessaire au soleil, le soleil ne lui est pas moins nécessaire. Mais pour ne pas trop prolonger ce discours, il nous suffira, en nous appuyant sur ce qui vient d'être dit, de montrer aux personnes désireuses de poursuivre ce sujet, la marche qu'elles pourront suivre elles-mêmes. Si le soleil, l'astre le plus admirable de l'univers, offre de telles marques de faiblesse et d'impuissance, les autres parties de la création vous en offriront encore davantage. Je laisse aux intelligences laborieuses le soin de tirer ces conséquences. Pour moi je recourrai à l'Écriture, et je vous prouverai que non seulement le soleil, mais le monde tout entier est soumis à la corruption.

Les éléments se détruisent les uns les autres, le froid réprimant par son intensité l'ardeur du soleil, la chaleur surmontant le froid à son tour par son accroissement, les forces créées produisant ou subissant les unes relativement aux autres des états et des manières d'être opposés; il y a dans tout cela une preuve évidente du principe de corruption qui existe dans les choses visibles, et de la matérialité qui en forme la nature. Mais ces considérations étant beaucoup trop au-dessus de notre simplicité, nous charmerons vos oreilles en vous ramenant à la source suave des saintes Écritures. Nous ne vous entretiendrons pas successivement du ciel et de la terre. Nous vous représenterons l'Apôtre nous apprenant cette

DIXIÈME HOMÉLIE

condition générale de la création entière, disant de la façon la plus claire que toute créature est maintenant l'esclave de la corruption, et nous entretenant de la raison de cet esclavage, du temps où elle en sera délivrée, et du sort nouveau qui lui est réservé. Après ces paroles : «Les souffrances du temps présent ne soutiennent pas la comparaison avec la gloire à venir qui sera notre partage,» il ajoute : «Ce que les créatures attendent, c'est le moment où les enfants de Dieu seront dévoilés. Car, si elles sont soumises à la vanité, ce n'est pas en vertu de l'ordre essentiel des choses, mais par la volonté de celui qui les y a assujetties dans l'espérance qu'elles en seront affranchies.» (Rom 8,18-20) Ce que saint Paul nous enseigne en cet endroit, c'est que la créature est vouée à la corruption; car tel est le sens de ces mots : Elle est soumise à la vanité. Donc, si elle est corruptible, c'est que Dieu l'a ainsi ordonné. Dieu l'a ordonné ainsi à cause du genre humain. La créature étant destinée à nourrir l'homme, et l'homme étant sujet à la corruption, elle devait y être sujette elle-même; et il ne convenait pas que des corps corruptibles vécussent au milieu d'un monde incorruptible. Cependant, poursuit l'Apôtre, il n'en sera pas toujours ainsi : «La créature elle-même sera délivrée de l'esclavage de la corruption.» Indiquant aussitôt l'époque et le moyen, il ajourne : «Elle en sera délivrée lorsque les enfants de Dieu jouiront de la liberté de la gloire.» (Rom 8,21) Quand nous serons ressuscités, quand nous aurons pris des corps incorruptibles, alors, suivant l'Apôtre, le ciel, la terre, la création entière seront soustraites à la corruption et à la flétrissure.

Donc, lorsque vous contemplez le soleil au moment de son lever, admirez celui qui l'a fait; lorsque vous le verrez se cacher et disparaître, apprenez la fragilité de sa condition et ne l'adorez pas comme s'il était dieu. Et ce n'est pas là seulement l'unique preuve de la faiblesse des choses créées que Dieu nous ait offerte : il a encore ordonné à des hommes ses serviteurs de leur imposer leur volonté, afin que, s'il ne vous suffisait pas de les considérer, pour en découvrir la condition servile, vous ne doutiez plus, en les voyant obéir au commandement de vos semblables, qu'elles ne soient condamnées avec vous au même esclavage.

«Que le soleil s'arrête en face de Gabaon, disait Josué fils de Navé; que la lune s'arrête en face de la vallée d'Aelon.» (Jos 10,12) Sur l'ordre du prophète Isaïe, pendant le règne d'Ezéchias, ce même soleil revint de plusieurs degrés en arrière. (Is 38,8) L'air et la mer, la terre et les rochers obéirent à la voix de Moïse. Elisée changea la nature des eaux. Les trois jeunes Hébreux ne sentirent point l'ardeur des flammes. Voyez-vous cette double conduite de la Providence divine envers nous ? D'un côté, elle nous fait connaître, par la beauté des créatures, sa propre divinité; de l'autre, en nous découvrant leur faiblesse, elle nous prémunit contre le danger de leur rendre les honneurs divins.

6. Faisons de toutes ces merveilles un sujet de glorifier celui dont la providence veille sur nous. Glorifions-le, moins par nos paroles que par nos actions, et tout en suivant une ligne de conduite parfaite, appliquons-nous spécialement à nous abstenir des serments. Toutes les fautes n'entraînent pas les mêmes châtiments : plus elles sont faciles à corriger, plus grand est le châtiment qu'elles attirent sur notre tête. C'est à quoi Salomon faisait allusion par ces paroles : «Il n'est pas étonnant qu'un homme soit pris à voler : s'il vole, c'est pour rassasier sa faim. Mais l'homme assez insensé pour commettre un adultère s'expose à la perte de son âme.» (Pro 6,30-32) Voici la pensée de l'écrivain sacré : C'est un grand crime que le vol; cependant il n'est pas aussi grand que l'adultère. Quelque léger que soit le motif du voleur, il peut toujours alléguer la nécessité où le réduit l'indigence. Pour l'adultère, c'est sans y être contraint le moins du monde, et par sa seule folie qu'il se précipite dans l'abîme d'un péché.

Or la même observation s'applique aux personnes habituées aux serments. Elles aussi ne sauraient alléguer d'autre prétexte que leur propre négligence. Je m'aperçois bien que je vous suis à charge, et que ces recommandations importantes paraissent vous ennuyer. Je ne me désisterai pas néanmoins de ce dessein jusqu'à ce que, ne le fissiez-vous que pour vous soustraire à la franchise hardie de mon langage, vous renonciez à cette funeste habitude. Le juge hautain et cruel dont parle l'Evangile, changea de manière d'agir, pour se dérober aux pressantes importunités de la veuve. Vous devriez, avec d'autant plus de raison, imiter sa conduite, que mes instances ont pour but, non mes intérêts particuliers, mais votre salut. Que dis-je ? il s'agit aussi en tout cela de mon salut; car le bien que vous faites, je le regarde comme étant pour moi une source de mérite.

De même que je cherche, de mes labeurs et de mes fatigues, à procurer votre salut, je voudrais que vous prissiez souci de votre âme : de la sorte, cette réforme dont je vous parle serait menée à bonne fin. Mais pourquoi prolonger ce discours ? N'y est-il pas d'enfer, n'y est-il pas de châtiment réservé aux pécheurs obstinés, n'y eût-il pas de récompense pour l'obéissance, si je venais à vous, implorant cette unique faveur, est-ce que vous ne me l'accorderiez pas ? Est-ce que vous n'exauceriez pas une demande dont l'objet vous coûterait

DIXIÈME HOMÉLIE

si peu ? Mais Dieu réclamant la même faveur, dans l'intérêt même de ceux desquels il l'attend, et non dans son propre intérêt, qui de nous serait assez ingrat, assez malheureux, assez infortuné pour le refuser à sa prière, alors que nous serions les premiers à recueillir le bénéfice de notre condescendance ?

Pénétrez-vous de ces pensées, et quand vous serez rentrés chez vous, entretenez-vous de ce qui vous a été dit, et cherchez par tous les moyens à obtenir des chrétiens répréhensibles sur ce point, une réforme entière. De la sorte nous recevrons un jour la récompense de nos mérites et de ceux de nos frères, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par lequel et avec lequel toute gloire soit au Père, en même temps qu'au saint Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.